

quelques hommes de mauvaise foi, vous n'avez vu dans toutes ses démarches qu'une ambition sordide et démesurée. D'abord, Néron, elle vous a mis sur le trône ; dites moi, était-ce pour orner son front du diadème, ou bien pour vous revêtir du sceptre impérial ? Reine, elle a compris son devoir de mère, et, voulant alléger le fardeau qui pèse sur les épaules d'un monarque, elle a voulu participer avec vous au bonheur de soulager les misères de votre peuple, au bonheur de faire des heureux, de faire agréer vos désirs par les nations, enfin de faire respecter l'aigle impérial. — Voilà ce qu'elle a fait, voilà ses grands crimes pour lesquels vous voulez l'envoyer à la mort ; voilà ses forfaits, jugez-la. Néron, prononcez maintenant sa mort, accusez-la de vouloir vous enlever la puissance quand elle vous l'a donnée sur votre peuple et sur elle-même, de vouloir vous ravir l'affection de vos sujets, de vouloir vous substituer Britannicus, quand elle a mis Néron sur le trône, ... quand Agrippine.....est mère de Néron ?

Oh ! croyez moi, ce qu'elle a fait devrait vous faire mépriser toutes ces noires calomnies, vous faire confondre toutes ces infâmes impostures ; et, pensez-y bien, le peuple ne peut que gémir en voyant un tel forfait. Eh bien, au nom de votre peuple, si plein d'amour pour vous, je vous prie, je vous conjure de revenir à d'autres sentiments, au nom de votre peuple, je vous dis : Vous lui enlevez une partie de sa félicité.....Néron, cette considération devrait vous détourner du dessein qui rongé votre cœur.

Reine d'une puissant empereur Agrippine a droit à son estime ; mère, n'inspirerait-elle plus, par hasard, d'amour à son fils ? Est-il donc vrai que l'amour filial ne réside que sous le chaume, et que le baiser d'une mère ne retentit pas sous les lambris des palais ? Néron, c'est ici que vous devez sentir battre votre cœur ; c'est ici, que, faisant taire la voix de l'ambition, vous devez penser que celle dont vous voulez le sang est la même qui vous donna le jour, qui vous berça dans ses bras, qui guida vos premiers pas, et qui montra le chemin de la gloire et des honneurs aux regards étonnés de votre enfance. Dans vos premières années vous n'avez eu que des caresses pour elle ; sur le trône des nations n'auriez-vous pour récompense de son amour, que la mort à lui offrir ? Néron, Néron, le meurtre d'une mère ne peut que porter malheur et malédiction, son sang ne peut que souiller votre mémoire aux yeux de la postérité. Ne croyez pas exécuter votre crime dans le mystère, l'ombre n'a pas assez de ténèbres aux yeux pénétrants de l'histoire.

Songez quel avenir vous vous préparez, et si les hommes pervers qui vous conseillent ce crime vous ont caché le

jugement que prononcera la postérité, je vais encore vous l'apprendre ; elle dira dans son implacable vérité : Il fut un prince qui arracha la vie à celle qui lui avait donné le jour, un prince qui, foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, rejeta avec dédain la plainte de sa mère, qui lança le fer dans le sein qui l'avait porté, qui, se baignant dans son sang, sourit à son dernier râle, et, plus méchant que le tigre de la forêt, poursuivit sa mémoire des traits de sa haine et de sa vengeance ! ! !.....

Néron, ô mon maître, pardonnez-moi ! Pardonnez-moi, si j'ose vous parler ainsi, pardonnez-moi si, dans ce transport qui me bouleverse, des paroles si acerbes, si injurieuses, sortent de mon cœur oppressé ; mais, oh croyez moi, il est navré de douleur ce cœur qui vous est dévoué à la pensée de votre honneur en danger, de votre gloire que de misérables ambitieux veulent souiller, de votre mémoire qu'on veut flétrir ; si vous pouviez sentir ses battements précipités, vous croiriez à son dévouement, dévouement qui ne craint pas même la disgrâce de son souverain, pourvu qu'il pût lui être utile et être de quelque chose dans la balance de son bonheur.

Néron ! je voudrais que mes paroles fussent de feu, pour vous faire voir sous leur aspect les maux que vous vous préparez, les amertumes qui vous attendent, les remords qui vous poursuivront partout le jour et la nuit ; votre mère se présentera toujours à votre mémoire, inondée de sang, vous croirez voir sa poitrine transpercée, vous croirez y voir votre propre dard, vous tremblerez, vous frémirez, vous regretterez ; mais une voix qui semblera sortir de la tombe vous criera : Trop tard, malheureux, trop tard ! le malheur s'attachera à vos pas, et ne vous quittera que quand la tombe jalouse réclamera.....dirai-je le meurtrier d'une mère ?... Non, non, je ne veux plus prononcer ce mot exécration, ce mot infâme ; non je ne veux plus supposer que vous vous montrerez si cruel, je ne veux plus penser que le début de votre règne n'a été qu'un calme apparent, couvant dans son sein des tempêtes dont les flots tumultueux ne sauraient jamais s'apaiser. Non, non, vous resterez toujours le plus vertueux des Romains, vous songerez à vos ancêtres, à ces premiers Romains qui peuplèrent les bords du Latium, dont la vertu était si austère, si.....Néron, Néron, ne t'étonne pas, si tu me vois pâlir, si tu me sens défaillir.....dans le passé, il m'a semblé voir deux femmes, deux martyres... Lucrèce... Virginie... Oh ! oui je vous reconnais... Néron, Néron, ô mon maître, chassons ces scènes d'horreurs ; non, non, il n'y aura plus de Brutus, parce qu'il n'y aura plus de Tarquin ; vertu, tu n'es pas morte avec le dernier des Caton, avec le

dernier des Brutus ; tu règnes encore en reine sur Rome, cette Rome si chère à tous les dieux, puisqu'à tes autels tu vois le maître de l'univers humilier son front couronné de splendeur et baiser avec amour le pavé de tes temples.

Allons mon maître, venez vous montrer aux yeux de votre peuple, venez faire son bonheur ; venez, et puissiez-vous, partout et toujours, voir un horizon de gloire dans l'avenir ; au delà des frontières, vos ennemis vaincus, au delà des sujets heureux et tranquilles, votre vertu rayonnante, et, à vos pieds, souffrez de voir aussi partout et toujours, Burrhus, le plus zélé de vos fidèles sujets.

A. BERNIER,  
Élève du collège de Lévis.

## L'Abelle.

“ Forsan et hæc oïm meminisse juvabit ”

QUÉBEC, 18 SEPTEMBRE 1879

### La rentrée.

Au premier sourire du printemps on voit s'abattre sur notre ville des nuées d'hirondelles remplissant les rues de leur cris, obstruant les gouttières poussiéreuses de leurs groupes remuant ; les unes vives, alertes, affairées, portaient de longues pailles, les autres fatiguées, traînant de l'aile, se posant sur quelque pignon noirci pour reposer et réparer le désordre de leur toilette. Ce joli petit tableau nous est revenu en mémoire le 5 de ce mois. Même empressement, même brouhaha. Les longs corridors déserts et silencieux naguère ont retenti soudain de cris, de rires, d'éclats de voix. Tout le jour, les voitures ont afflué de tous côtés, versant pêle-mêle bagages, vieux bouquins, écoliers en grande tenue. Les passages étaient encombrés de malles dont les pyramides penchées et tremblantes semblaient vouloir se livrer à des voies de fait regrettables contre ceux qui les côtoyaient, et dont l'équilibre, véritable problème, rendait rêveurs nos mathématiciens. Dans les dortoirs, les malles semblaient avoir laissé de côté leurs funestes projets, mais les lits, abandonnant leur ancienne politique qui est de servir au repos, prenaient malicieusement des poses extravagantes au beau milieu des allées, gênant la circulation. Chacun ici s'occupait de se choisir une place confortable. Les places près des fenêtres sont hautement estimées, car, outre un local plus vaste, elles offrent des points de vue agréables.

Jetons un coup d'œil sur la physiologie des écoliers. Les anciens étaient réunis par petits groupes bruyants, parlant haut comme des habitués de la maison, échangeant des poignées de mains avec les arrivants, causant des